

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre VIII

J'étais plus préoccupé de Maria Blanco que je continuais à courtiser avec assiduité. Thérèse était passée dans la catégorie des souvenirs indifférents, je veux dire qui ne sont ni heureux ni désagréables. Elle n'avait pas répondu à ma lettre de rupture, et je supposai qu'elle considérait tout comme terminé. Comprenait-elle la distance qui nous séparait et qui se faisait toujours plus grande ? Toujours est-il que je n'entendis plus parler d'elle pendant longtemps et qu'elle ne m'écrivit pas une ligne. C'était donc un chapitre de ma vie terminé et, si j'insiste là-dessus, c'est seulement parce que des événements postérieurs me l'évoqueront vivement dans des circonstances que je raconterai plus tard. Alors – je le répète – je me souvenais de Thérèse et du gamin comme d'êtres et de choses liés à une folie de jeunesse, comme d'un paysage trop ensoleillé, d'un site où il était impossible de planter sa tente, au cours de la vie.

Mais si Maria, au courant en partie

de mes antécédents, prétendait venger son sexe en affectant, sinon un dédain – que je n'aurais jamais admis – du moins une espèce de froideur, prometteuse et captivante, mais trompeuse, elle ne réussit d'aucune façon dans ce projet de vengeance ou n'importe quel autre qu'elle aurait pu avoir. Je pris le taureau par les cornes, comme on dit vulgairement, et je m'efforçai d'éclaircir la situation avec une entière franchise.

Un soir que nous nous promenions dans le jardin, à peu de distance de don Evaristo, qui faisait semblant de s'intéresser aux plantes pour nous laisser une certaine liberté, je lui parlai sérieusement.

- *Vous êtes très dédaigneuse avec moi, Maria. Ai-je fait quelque chose qui ait pu vous fâcher ?*
- *Moi ? Non, que je sache. Mais pourquoi cette question ? Ne sommes-nous pas toujours aussi amis ?*
- *Il y a une différence ... Une différence imperceptible pour les autres, énorme pour moi. Les choses que vous me dites sonnent – comment dirais-je ? – désaccordées. Vous n'avez plus cet adorable abandon des premiers jours qui me charmait tant ...*

- *Voyons! Je suis toujours la même, je pense de vous les mêmes choses et vous parlez comme avant. Ce doit être vous qui avez changé.*

Elle parlait tranquillement, avec sa voix sans inflexions, un peu plus aiguë que d'habitude et, par conséquent, blessante pour moi.

Je voulais lui dire :

- *Mais, comment cela? Ne m'avez-vous pas élu, ne m'avez-vous pas attiré, comme le font les femmes, les seules qui peuvent choisir ? Ne m'avez-vous pas dit, sans me le dire, que je devais vous faire la cour, car vous m'aviez désigné comme fiancé ? Cette auréole de mauvaise tête qui peut-être maintenant vous fait vous éloigner de moi, ne vous attirait-elle pas alors ?*

Je ne lui dis que ceci :

- *Vous me traitez d'une façon qui me fait de la peine, Maria. Comme un ami, oui, mais non comme un ami qui peut aspirer à plus, mais comme une simple relation, comme une simple connaissance qui passe et qui s'oublie.*
- *Je ne suis pas d'amitié aussi facile ! –*
répliqua-t-elle en souriant, toujours froide.
- *Maria ! Quelqu'un vous a dit du*

mal de moi ! – m'écriai-je en pensant à Vazquez.

Elle me regarda de bas en haut, sérieuse, mais sans âcreté.

- *Tous ! – me répondit-elle.*

- *Ces jours-ci ? – m'enquis-je, presque en colère.*

- *Non. Avant ... bien avant ... Je croyais que ce n'était pas, vrai. Mais je vois maintenant que l'on ne peut pas compter sur vous. Pauvre de moi ! Je supposais un moment que, s'occupant de choses plus sérieuses, plus élevées, vous oublieriez de faire des folies. Des folies ! si ce n'était que cela !*

Je ne sais pourquoi, je me souvins des scènes du jardin de Rivas à Los Sunchos, si ingénues, dans lesquelles il ne s'agissait pas, de me rien imposer, même de la façon la plus indirecte du monde. Où prend place l'examen, peut-il y avoir en même temps l'amour ?

Il me semble que non, il me parut alors que non, et je me sentis gêné et déconcerté.

- *Je ne vous comprends vraiment pas – dis-je avec mauvaise humeur –. Vous me voyez assujetti à toutes vos volontés, venant vous voir tous les jours, ne*

pensant qu'à vous.

- *Oui, vous venez, vous me faites la cour, vous me flattez ; mais cela n'a pas une grande signification pour une jeune fille comme moi, Maurice, habituée à penser et à juger. Aucun de ces actes ne vous coûte le moindre effort, comme vous coûterait par exemple d'abandonner le café, le club, les ... les relations.*

C'était significatif, on m'imposait un sacrifice, sans rien m'offrir en échange, catégoriquement tout au moins. C'était le moment de parler d'une façon décisive :

- *Ecoutez, Maria ! Je suis encore très jeune et comblé de défauts, c'est vrai. Mais je n'ai rien de grave à me reprocher.*

Je dis cela pour tâter le terrain, pour voir si elle était au courant de ce qui s'était passé avec Thérèse. Elle ne bougea pas ni ne répondit : elle ne savait rien, alors ...

- *Mais, comment voulez-vous – ajoutai-je, plus sûr de moi – que, du jour au lendemain, je devienne un vieillard et que je renonce à mes rares distractions – très innocentes, d'ailleurs – si je ne vois pas plus ou moins proche la*

*récompense de ce petit sacrifice ?
Offrez-moi la récompense, et, moi
alors, je vous assure ...*

- *Et quelle récompense puis-je vous offrir?*

- *Me dire que vous m'aimez.*

- *Faites-vous aimer* – dit-elle avec sérieux et coquetterie à la fois.

Don Évariste, qui s'approchait, mit fin au dialogue et je pensai aux prétentions exagérées de cette enfant. Ainsi, elle ne voulait rien moins que me faire renoncer à tout et rester, prosterné, à l'adorer comme une madone ! Elle était amoureuse de moi et elle faisait la dédaigneuse. Que me coûtait-il d'agir de même et de recommencer avec des variantes « *le dédain par le dédain* » ⁽¹⁾ ?

J'ai été, je suis, et je serai pour moi – je le dis brutalement parce que c'est la meilleure, la seule façon de le dire –, le centre du monde, et cela, peut-être par une force indépendante de ma volonté, par un instinct tout-puissant. Ce qui m'intéresse le plus, c'est le seul « *moi* » et le reste doit s'assujettir à cette entité. Mais il y a une atténuation à cet absolu, atténuation qui m'a permis d'arriver à être ce que je suis : quand les choses extérieures ne peuvent pas ou ne veulent

pas s'assujettir, le « *moi* » doit profiter des circonstances. pour continuer à être le centre, à tout prix.

Je quittai Maria et son père, qui m'invitait à dîner avec eux, sous un prétexte et me jurai d'avoir le dernier mot. Pour cela, il suffisait, à mon avis, de cesser, pendant un temps, toute visite et d'esquiver toute rencontre avec l'orgueilleuse jeune fille qui rêvait de mon esclavage probablement comme d'une rédemption. Ce fut chose facile car, à ce moment-là, mon avenir politique me préoccupait beaucoup, et d'autant plus que mon poste de chef de la police me donnait des notions de la vie – exagérées parce qu'unilatérales – plus noires que celles du plus sombre pessimiste. On dit du mal de la police mais, si elle parlait, elle ferait s'effondrer tout simplement la société, minée dans ses fondations ou, tout au moins, dans la partie conventionnelle de ses fondations, qui n'est pas la moins importante. Mais, comme éducation morale, cette école de la police est, comme je l'ai déjà dit, excessive parce qu'elle met seulement en relief le côté bas et méprisable de l'humanité, invitant à croire qu'elle est toute ainsi, sans exception, ou presque... Qu'on ne

s'étonne donc pas si je ne pouvais avoir confiance en une femme, si pure et si droite qu'elle le parût.

Cependant, Maria avait blessé profondément mon amour-propre. Je le compris en voyant ce même soir Vazquez qui s'approchait pour me saluer, affectueux, quoique avec le voile de tristesse qui ne le quittait plus.

- *Comment vas-tu ?*
- *Mal !* – lui répondis-je.
- *Qu'est-ce qui t'arrive ?*
- *Quelqu'un m'a discrédité dans l'opinion d'une personne que j'estime beaucoup...*
- *Le gouverneur ?*
- *Ne fais pas l'étonné !*

Il leva les épaules, se tut un moment et, ensuite, murmura :

- *Je crains, Maurice, que tu ne rendes beaucoup de personnes malheureuses et que, malgré cela, tu ne conquières pas le bonheur ... Si tu fais allusion à moi et croies que je te barre le passage sur n'importe lequel de tes chemins, tu te trompes ... Maurice, tu es né debout, comme disaient nos grands-parents. Je ne lutte pas avec toi, ni de front, ni par ruse, parce que ce serait inutile. Tu n'entreprendras*

jamais rien que tu ne sois sûr du succès et poussé par les circonstances. Oh ! tu feras toujours, ce que tu voudras ! ...

- *Pourquoi ?*

- *Je te l'ai dit : simplement parce que tu ne voudras jamais que ce qui est à portée de ta main. Tu es comme un enfant qui va au bazar la poche pleine, sans aucun projet, si ce n'est un vif désir indéterminé «d'avoir des choses » et tu prends tout ce qui te plaît ...*

- *Et toi ? – dis-je, non sans ironie.*

- *Moi, j'ai, malheureusement, des ambitions déterminées et une ligne de conduite. Comme je sais ce que je veux, il est probable que je ne l'atteindrai pas et les autres diront toujours que je me heurte à des murailles au lieu de chercher la petite porte que je trouverais sûrement ouverte ...*

Les ambitions déterminées de Vazquez ! Sa ligne de conduite ! Je les juge maintenant comme des abstractions morales et politiques, sans rien de positif, des songes romantiques et rien de plus. Mais alors je ne m'y arrêtai pas et les admis, abordant franchement l'affaire principale :

- *Parlons clairement. Maria Blanco ?*
- *C'est la jeune fille la plus intéressante de la ville. Mais elle est éblouie par un mirage. Je n'essaierai pas de la détromper. Oui, Maurice, c'est vrai, je l'aime, mais je ne voudrais pas m'unir à une femme en la convainquant, mais en m'en faisant aimer. Convaincue, elle verrait toujours derrière moi, plus grand et plus beau que moi, le prince de son conte bleu, si insignifiant qu'il soit en réalité ... Et ce n'est pas ton cas : avec ton capital de bon garçon, intelligent, élégant, homme de position politique, non sans biens matériels, tu n'es pas le premier venu. Tu as tous les éléments nécessaires pour qu'elle fasse de toi un don Juan, parce que les don Juan ne se font pas eux-mêmes, ce sont les autres qui les font ...*

Il ne se moquait pas, au contraire, il parlait amèrement, douloureusement, quoique avec sévérité. C'était une ironie de bonne guerre. Je lui tendis la main et lui dis :

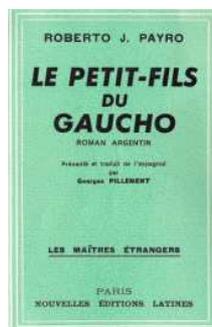
- *Tu es un misanthrope. Aussi tu n'aboutiras à rien.*
- *Et je ne le veux pas – répondit-il.*

Ce dialogue me laissa plus nerveux

qu'avant, convaincu que Pedro n'influaient en rien l'attitude de Maria Blanco. «Attendre d'être aimé », ainsi, résolument, c'est n'être qu'une statue, un monument ... Quel animal ! Mais s'il avait conscience de valoir tout cela ? Etait-il heureux ? Heureux en renonçant à ce qu'il aurait pu conquérir ? Ou est-ce qu'il considérait que le bonheur n'existe que dans l'équilibre parfait, et non dans la lutte ? Bah ! ...

1. Pièce de Calderón de la Barca.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-

quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>